

STUDIO DIFFÉREMMENT

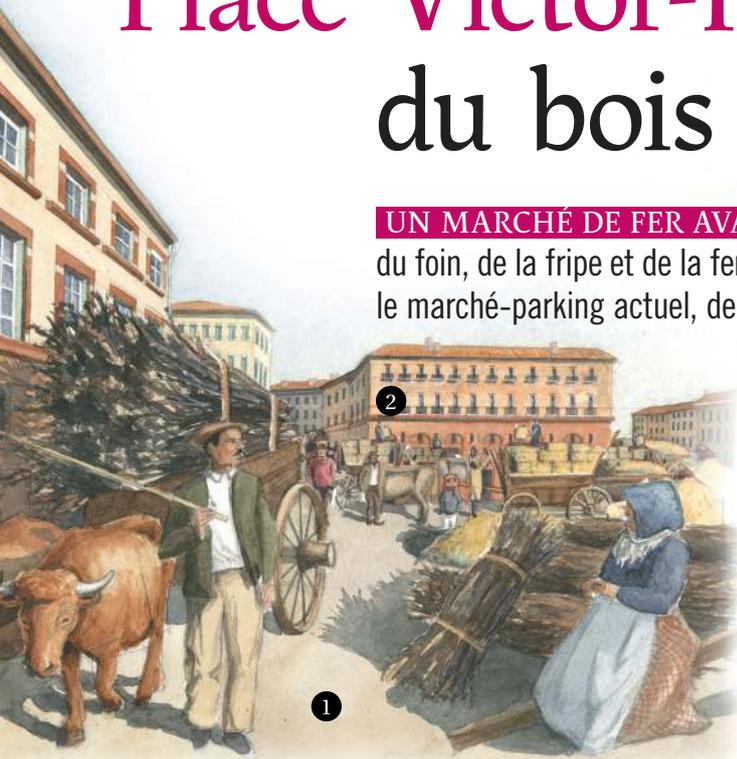
Les textes et les illustrations
de cette rubrique historique
sont protégés par l'article L-111-1
du code de la propriété intellectuelle,
pour toute utilisation nous contacter.

© Studio Différemment



Place Victor-Hugo, du bois à la fonte

UN MARCHÉ DE FER AVANT LE MARCHÉ EN BÉTON On y a d'abord vendu du bois, du foin, de la fripe et de la ferraille, puis enfin, sous la longue halle métallique qui a précédé le marché-parking actuel, de tout ce qui se mange à partir de 1892.



Vue du Marché au bois au milieu du XIX^e siècle ①. Il avait été installé dans ce vaste espace créé par la destruction de la muraille (avec le foin sur l'autre moitié de la place, au nord ②) car on était alors en bordure de la ville, d'où un accès facile depuis les boulevards pour les grosses charrettes venues du Port Garaud où le bois était débarqué en provenance des Pyrénées et débité. Le foin (pour le transport) comme le bois (pour le chauffage et la cuisine) étaient les carburants essentiels jusqu'à l'arrivée du charbon.

bâtirent un temple « sur le bord du fossé de la ville » : « tout de bois », il « était fort spacieux et ouvert de tous côtés, afin que ceux qui n'y pourraient pas entrer y pussent voir. Le champ sur lequel il avait été bâti leur avait été donné par les Capitouls à cause de la proximité de la maison de ville, qui leur donnait le moyen de les secourir plus promptement en cas d'insulte », dit l'historien Lafaille. Pour ajouter encore au mauvais renom, la porte Villeneuve (au carrefour ac-

tuel de la rue Lafayette et de la rue du Rempart Villeneuve) par laquelle avaient fuit les protestants à la fin des sanglantes journées de la « Délivrance » de mai 1562 fut ensuite murée pour les empêcher symboliquement de jamais revenir. Mais dans les années 1780, les difficultés du trafic autour du Capitole forcèrent à revenir sur le symbole et percer la muraille à cet endroit pour créer ce qui allait devenir la place Wilson. Au nord de celle-ci, entre la porte Matabiau

ON L'APPELAIT LE « CHAMP D'ENFER » OU LE PRÉ DE VILLENEUVE et c'était un endroit très mal considéré, puisque fréquenté au Moyen-âge par les étudiants qui allaient se battre dans ce grand terrain vague à l'angle entre la vieille muraille romaine et la nouvelle muraille du bourg Saint-Sernin. Les étudiants furent remplacés dans les années 1550 par des protestants pas mieux considérés qui s'y



et le nouveau boulevard, la destruction du reste de la muraille en 1826 laissa un petit espace en triangle peu commode à urbaniser où on traça une autre place, rectangulaire celle-là.

MAIS QU'Y METTRE ? On se décida rapidement pour un marché au bois. À Toulouse, le bois venait des forêts des Pyrénées d'où il descendait par la Garonne grâce aux longs trains de radeaux qui s'arrêtaient au port Garaud (à l'emplacement de l'actuel Conseil régional) à cause de la chaussée des Moulins du Château. Là, on vendait sur la grève le bois de construction et on débitait le bois à brûler qui partait ensuite en grosses charrettes par les boulevards tout autour de la ville dans une multitude d'emplacements parmi lesquels les places extérieure Saint-Michel (Lafourcarde), du Chayredon



(Ollivier), d'Angoulême (Wilson), du Pont-Neuf, de la Préfecture (Saint-Étienne), Commune (du Capitole) et le long de la rue basse du rempart Matabiau où se trouvait justement notre nouvelle place rectangulaire. Le marché au bois s'y installa officiellement à partir de 1833 bientôt rejoint sur l'autre moitié de la place par un marché au foin tout aussi essentiel puisque ces deux produits végétaux étaient encore pour quelque temps les carburants de base : le foin pour nourrir les chevaux et les bœufs sans qui rien ne

se transportait (hors sur l'eau), le bois pour se chauffer l'hiver et cuisiner en toute saison. Dans les années 1860, lorsque le charbon rendit le bois à brûler moins essentiel, arriva l'Inquet. En occitan, « inquiet » signifie « crochet », le crochet avec lequel les « pelharôts » (chiffonniers) prenaient l'habit choisi par le client dans les grands tas posés sur le pavé.

CES CHANGEMENTS ne furent pas les seuls ni les derniers et faisaient partie d'un plan à long terme de rationalisation des marchés toulousains qui n'aboutira provisoirement qu'à la fin du siècle lorsque les habitudes de consommation se seront un peu stabilisées. L'objectif premier de la municipalité était de libérer les rues, essentielles au trafic et si facilement encombrées, et de transporter les marchés sur les quelques places disponibles où ils généraient moins la circulation. Au début du XIX^e siècle, le seul marché généraliste où l'on trouvait de tout et surtout à manger était sur la place du Capitole. Tout le reste était marchés spécialisés : herbes et jardinage place Rouaix, volailles et gibier place de la Daurade, poisson sur la place du Pont-Neuf et sous la halle voisine, blé et viande sous l'autre halle du Marché de la Pierre (actuelle place Esquirol), friperie et ferraille place Saint-Georges mais également au Pont-Neuf et au Capitole, bois on l'a vu un peu partout... ►

Ci-dessus, le quartier Villeneuve au milieu du XVIII^e siècle avec le pré de Villeneuve 3 et la porte du même nom 4 condamnée depuis 1562. Plus au nord se trouvait la Porte Matabiau 5 d'où on pouvait rejoindre le Capitole dont on aperçoit le bout ici avec les bâtiments aujourd'hui disparus de l'Arsenal 6. Le quartier abritait de nombreuses maisons religieuses féminines comme celle des Orphelines 7 et le couvent de Sainte-Catherine de Sienne 8 rue Villeneuve (actuelle rue Lafayette), les chanoines de Saint-Sernin 9 et les Hospitalières 10 dans la Grande rue Matabiau (actuelle rue Rémusat). La future place Victor-Hugo 11 jouxtera le rempart détruit en 1826.

Ci-contre la place Victor Hugo au début des années 1860. Le boulevard Napoléon (actuel boulevard de Strasbourg) 12 et la place Wilson 13 délimitent désormais le quartier. L'Inquet 14 a remplacé au sud de la place le marché au bois initial (après avoir été longtemps place Saint-Georges, place du Capitole ou sur les trottoirs du Pont-Neuf et partira en 1892 pour la place Saint-Sernin). Au nord le marché au fourrage 15.



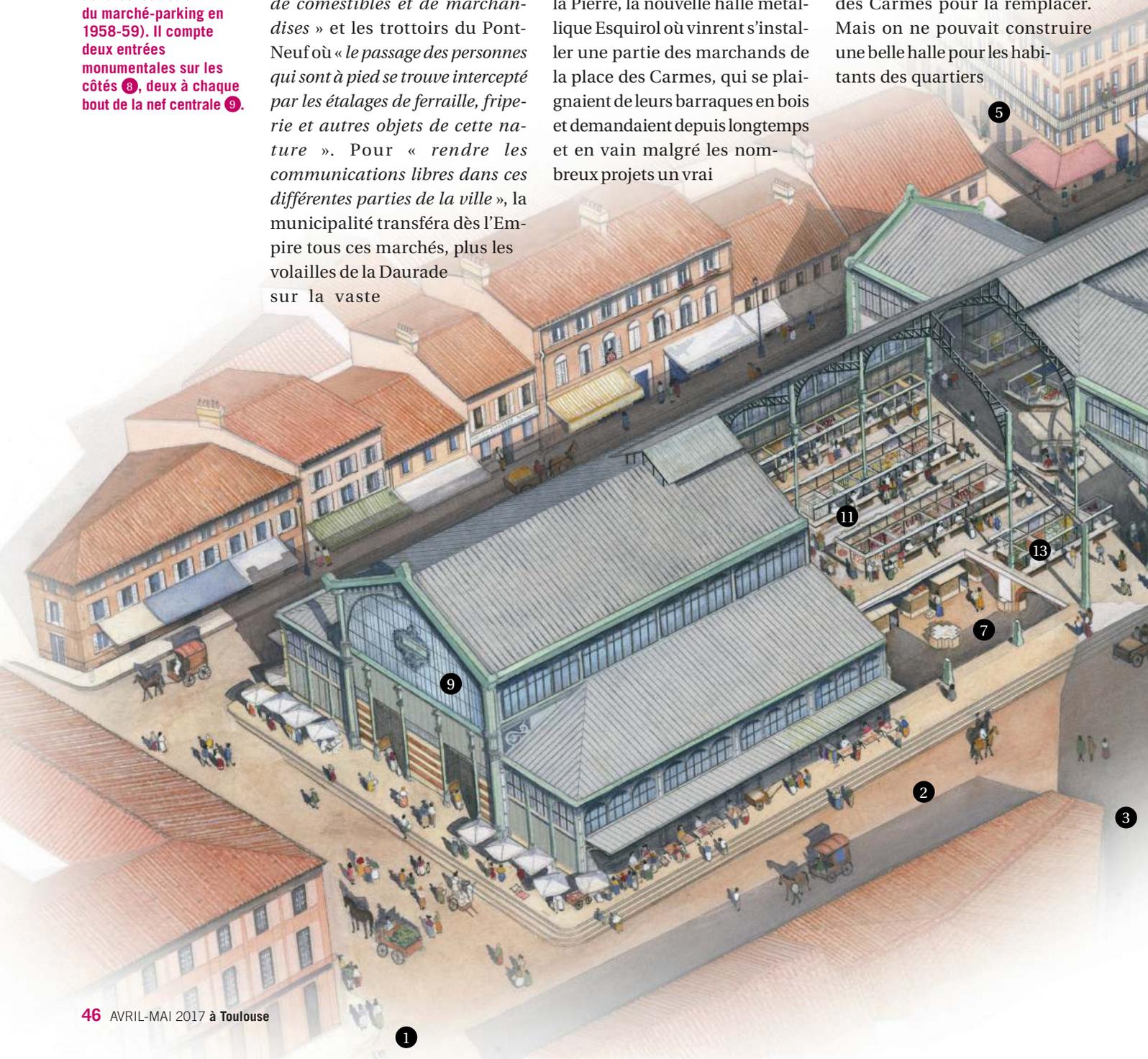
La Halle Victor-Hugo quelques années après son ouverture au public en juillet 1892. Le sol du nouveau grand marché des quartiers nord de Toulouse est surélevé par rapport aux rues qui l'environnent (la rue du Rempart Matabiau ①, celle du Rempart Villeneuve ②, les rues du Salé ③, Rivals ④, de la Petite Brasserie ⑤ et du Marché au bois ⑥) car il est construit sur un sous-sol de caves voûtées ⑦ (qui sera conservé lors de la construction du marché-parking en 1958-59). Il compte deux entrées monumentales sur les côtés ⑧, deux à chaque bout de la nef centrale ⑨.

► À TOULOUSE, tout se tient et l'on ne bouge rien quelque part sans que cela nécessite de bouger quelque chose ailleurs. Ainsi, l'enchaînement de faits qui allait finalement mener à la construction d'une longue et haute halle métallique sur la place du Marché au bois commença peut-être dans les encombrements causés par les marchés de plein vent entre l'alors « très petite » et « facilement encombrée » place Rouaix, l'« impraticable » rue des Changes avec ses « étalages de toute espèce de comestibles et de marchandises » et les trottoirs du Pont-Neuf où « le passage des personnes qui sont à pied se trouve intercepté par les étalages de ferraille, friperie et autres objets de cette nature ». Pour « rendre les communications libres dans ces différentes parties de la ville », la municipalité transféra dès l'Empire tous ces marchés, plus les volailles de la Daurade sur la vaste

place carrée créée sur les décombres du couvent des Carmes.

TOUT FONCTIONNA à peu près jusqu'à ce que la vieille Halle de la Pierre ne suffise plus aux grains devenus un commerce de gros : les gens ne cuisaient plus leur pain ni n'allaient moudre leur farine aux moulins du Bazacle ou du Château. On construisit donc place Dupuy, près du Canal, une nouvelle Halle aux grains plus vaste et commode pour les minotiers et, à la place de la Halle de la Pierre, la nouvelle halle métallique Esquirol où vinrent s'installer une partie des marchands de la place des Carmes, qui se plaignaient de leurs barraques en bois et demandaient depuis longtemps et en vain malgré les nombreux projets un vrai

toit au-dessus de leurs têtes. Le problème était qu'on avait, d'une manière tout à fait inhabituelle à Toulouse, décidé un peu vite : il existait en effet un projet de percement d'une large rue centrale du Pont-Neuf à la cathédrale qui passait justement en plein milieu de la nouvelle Halle Esquirol ... Les promoteurs de la rue de Metz (déjà entamée côté ouest) l'emportèrent à la fin des années 1880 : la Halle Esquirol serait démontée et une nouvelle halle métallique construite place des Carmes pour la remplacer. Mais on ne pouvait construire une belle halle pour les habitants des quartiers



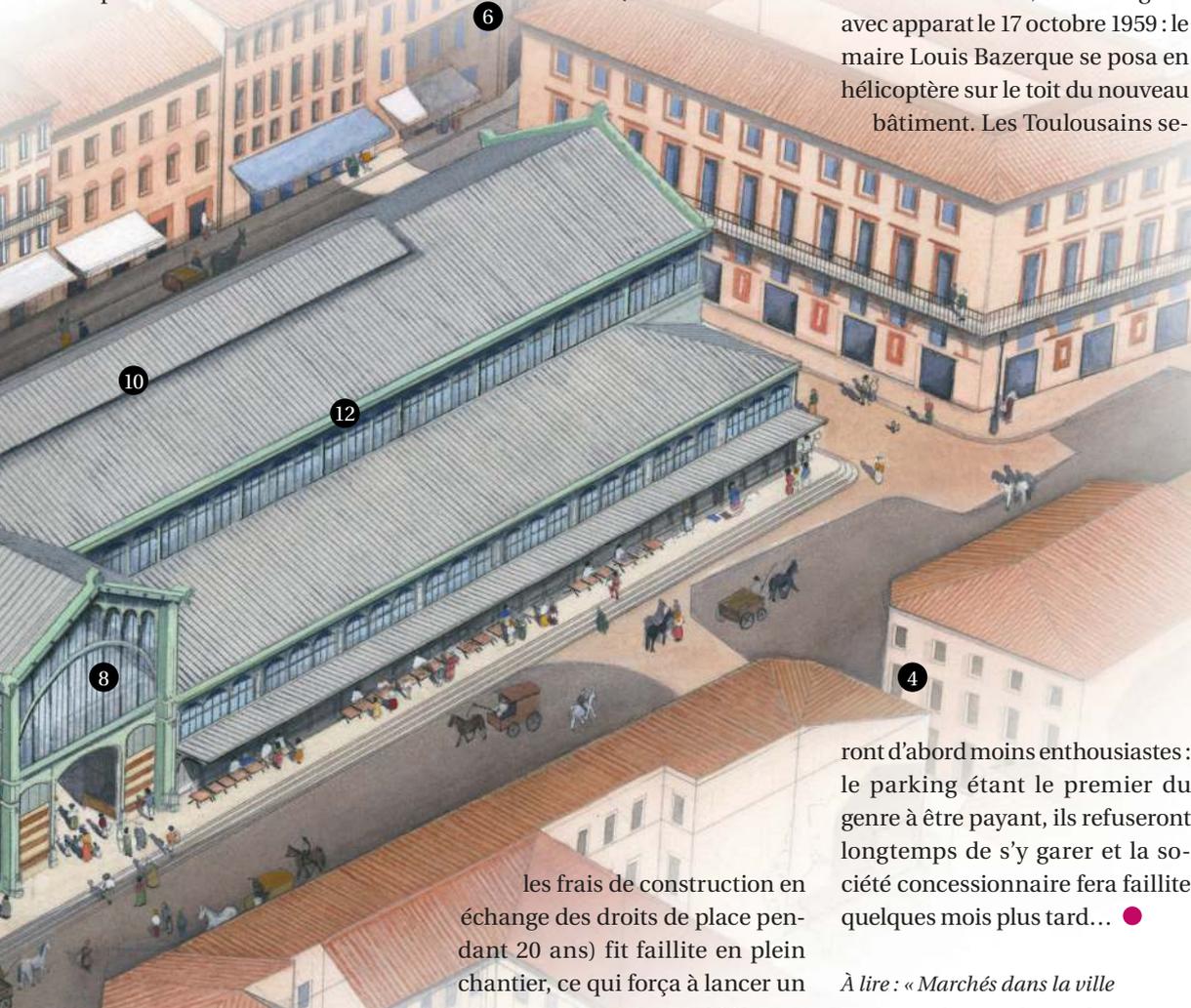
sud sans provoquer la jalousie des habitants des quartiers nord...

AU NORD, en effet, aucune halle jusqu'ici et un marché du Capitole historiquement encombré qui avait déjà nécessité au début des années 1880 la création d'un nouveau site sur la place Arnaud-Bernard, lui aussi vite à l'étroit. Une place du Capitole devenue en plus depuis les années 1870 le centre

la halle Esquirol, la construction parallèle de deux halles métalliques pour deux marchés généralistes : une halle aux Carmes, l'autre à la place du Marché au bois (rebaptisée Victor-Hugo depuis la mort du poète). Un seul concours réunit les deux projets. Le double projet connut quelques déconvenues : le premier adjudicataire lyonnais Bied choisi la même année (il devait avancer

sort : dans les années 1950, la mairie Bazerque, désireuse comme toutes les mairies de l'époque de favoriser le trafic automobile, décida leur transformation en marchés-parkings de béton armé. La Halle Victor-Hugo fut la première à être détruite en 1958 (celle des Carmes tombera six ans plus tard, en 1964) et le nouvel édifice, conçu par les architectes Joachim et Pierre Génard, fut inauguré avec apparat le 17 octobre 1959 : le maire Louis Bazerque se posa en hélicoptère sur le toit du nouveau bâtiment. Les Toulousains se-

La grande charpente métallique aux piliers et chapiteaux en fonte est couverte d'une toiture en zinc avec un comble surélevé pour l'aération 10. Déjà austère par rapport à la Halle des Carmes, le projet a sans doute perdu encore en décoration à cause de l'urgence des délais (le premier adjudicataire ayant fait faillite, le deuxième a à peine un an pour reprendre le chantier et le finir entre juillet 1891 et juin 1892) : pas de verrières en haut des murs latéraux, pas de fontaine ni d'horloge entre les deux entrées à chaque bout. À l'intérieur, on trouve côté nord 11 le marché en gros du poisson les fruits et légumes, gibiers et volailles, la triperie et les "comestibles". Côté sud 12 la chevroterie au centre entourée de la boucherie, de la charcuterie et des poissons. Les étals 13 le long des murs latéraux ne sont pas spécialisés.



du réseau des tramways alors en pleine expansion. D'où une première tentative de halle au Marché au bois dès les années 1860 (un marché couvert mixte comestibles-Inquet) et une deuxième en 1884 (par l'ingénieur Théophile Seyrig, un temps associé de Gustave Eiffel), sans concrétisation. En 1889, pour ne facher personne, la municipalité décida donc, en même temps que la destruction de

les frais de construction en échange des droits de place pendant 20 ans) fit faillite en plein chantier, ce qui força à lancer un nouveau concours en 1891, aux délais rédimatoires. C'est le nordiste Charles Cavé qui conçut finalement la très orientaliste Halle des Carmes et termina la halle Victor-Hugo qui garda les traits austères dessinés par l'architecte de la ville Joseph Galinier, licencié après le fiasco de 1891.

CONSTRUITE en même temps que celle des Carmes, la Halle Victor-Hugo connaîtra le même

ront d'abord moins enthousiastes : le parking étant le premier du genre à être payant, ils refuseront longtemps de s'y garer et la société concessionnaire fera faillite quelques mois plus tard... ●

À lire : « Marchés dans la ville – Histoire des marchés toulousains depuis le XIX^e siècle », Catherine Bernard, Louise-Emmanuelle Friquart, Pierre Gastou et Laure Krispin, Archives Municipales de Toulouse 2009.

STUDIO  DIFFÉREMMENT

© Studio Différemment 2017 : Illustrations : Marine Delouvrier. Texte : Jean de Saint Blanquat. Merci aux Archives Municipales pour leur aide.